

## PRÉSENTATION

### Réfléchir sur la traduction face au culturel

Muguraș CONSTANTINESCU<sup>1</sup>

Le numéro 27 de l'*Atelier de traduction* continue et complète la problématique du numéro précédent par un dossier thématique dirigé d'une main de maître par le professeur **Henri Awaiss** de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, secondé dans cette belle entreprise par la soussignée. Amoureux incurable des métaphores, Henri Awaiss aime parler du Vol 27, en m'accordant la tâche implicite de copilote pour le voyage traductologique dans la complexité culturelle. Préférant une formule plus alerte et sans doute plus attractive, le pilote Awaiss ré/intitule le dossier « Avez-vous dit culturel ? », formule-question qui s'avère bien incitante, si l'on considère le nombre et le prestige des chercheurs qui y répondent.

Le dossier a, par conséquent, une composition particulière, comprenant plusieurs entretiens et quelques articles, composition adaptée pour permettre la formule dialogique, proposée par le coordonnateur dans la première partie. Il y invite au débat plusieurs personnalités de la planète traductologique, en modulant ses questions, d'un interlocuteur à l'autre, en fonction de la spécificité de leurs domaines d'intérêts respectifs. Entretiens et articles forment un tout qui couvre avec bonheur une grande partie de la dimension culturelle de la traduction, à travers des prismes teintés différemment mais que je serais tentée de nommer avec un terme d'optique, adapté à notre contexte, « à vision directe ». Ainsi, l'histoire des traductions, la traduction médicale, la traduction pragmatique, ses mariages et divorces, la biculturalité, l'implicite et d'autres questions traductives d'actualité sont au rendez-vous.

Avec **Christian Balliu** l'entretien d'Henri Awaiss commence à partir de son ouvrage d'histoire des traductions, *Les confidentes du sérail*, pour arriver à l'idée d'ouverture cosmopolite de la France à travers la création des Ecoles des enfants de langue à Constantinople au XVII<sup>e</sup> siècle. Une idée à retenir des réponses du traductologue de Bruxelles, spécialiste en traduction médicale, très confortable pour ceux qui croient à l'importance du culturel dans la traduction, est celle que « le culturel est omniprésent, y compris dans les textes spécialisés », d'où la conclusion de son intervention qui, sortant un peu du technique, s'élargit vers le philosophique : « Il appartient aux formateurs en traduction et en interprétation de sauver ce supplément d'âme qu'est le culturel. »

La réponse de **Nicolas Froeliger** sur la « pesée culturelle » dans la

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, mugurasc@gmail.com

machine à traduire est plus réservée et plus nuancée car, en matière de culturel et de rôle de l'humain dans la traduction non-littéraire « tout dépend en effet de la visée du texte à traduire » et on peut imaginer toute une échelle de degrés, se déployant du « haut de gamme », assuré en totalité par l'homme sans l'aide de la machine, jusqu'à la production de masse faite par la machine mais où l'homme intervient en post-édition. Pour le traductologue de l'Université Paris7, Diderot, spécialiste, grâce à son fameux ouvrage de 2013, en « noces traductologiques », il y a l'exemple encourageant du mariage qui a donné naissance aux *humanités numériques* ; pour ce qui est du rapport de forces entre le numérique et le culturel, il ne s'agit pas d'une guerre ou d'un divorce entre robot et homme et, comme les mentalités ont évolué vers une vision large, plutôt d'une *recomposition*, où, l'homme prime et doit primer car c'est lui qui a le dernier mot dans une traduction.

L'écriture et la traduction d'un ouvrage fait à quatre mains constituent l'objet des réflexions et réponses de **Jarjoura Hardane** qui affirme, à travers son expérience de travail à deux, rythmés par des rencontres et des échanges que « les deux actes d'écrire et de traduire sont presque confondus ». À cela s'ajoute la conviction sur le bicultural du chercheur de l'Université Saint Joseph de Beyrouth, forgée également sur une expérience personnelle et professionnelle que « L'acte de traduire ne peut être que bicultural ». Avec un bon sens de la mesure, Jarjoura Hardane, pour qui la relation entre culture, compréhension et sens est intrinsèque de l'acte de traduire, nuance encore sa vision sur la biculturalité du traducteur, affirmant que « l'idéal pour un traducteur est qu'il soit à la fois un bilingue et un bicultural équilibré ».

En tant que directrice de CIUTI FORUM, Conférence Internationale Permanente des Instituts Universitaires de Traducteurs et Interprètes **Hannelore Lee-Jahnke** envisage le problème du dialogue interculturel du point de vue des formateurs qui vont apprendre aux étudiants à reconnaître les « marqueurs culturels » dans un texte ou dans un discours. Elle alerte aussi sur la complication d'un dialogue interculturel au niveau des multinationales où des « attitudes culturelles » peuvent entraver la communication. Incitée par son intervieweur sur la connaissance de l'Autre et de son comportement, la professeure de l'Université de Genève dévoile sa préoccupation pour faire connaître et comprendre l'Autre dans « l'époque étrange que nous vivons » à travers une véritable éducation.

**Marianne Lederer** se rencontre par ses idées généreuses sur la culture avec Christian Balliu car pour elle, comme nous le verrons « tout texte, qu'il soit littéraire, pragmatique ou technique, est sous-tendu par une culture » qui montre une résistance différente à l'acte de traduire. Selon l'ancienne directrice de l'ESIT la culture est présente, visible ou non, dans chaque texte à traduire, mais seulement dans l'idéal le traducteur est un bicultural parfait. Et si le traducteur ne couvre pas la biculturalité souhaitée, la cotraduction peut être une bonne solution. Même si la traduction est présente dans chaque texte, Marianne

Lederer estime que le traducteur doit peser avec discernement chaque élément culturel et éviter de transformer toute traduction littéraire dans un instrument de connaissance. Si c'est cette dernière option qui prévaut, un important paratexte accompagnera et complètera la traduction. Si, au contraire, c'est le caractère littéraire qui est valorisé, le traducteur sera attentif, comme le stipule la théorie interprétative de la traduction (TTI), à l'implicite où se glisse souvent le culturel.

Si pour Marianne Lederer, le culturel doit être pesé par le traducteur avec discernement, pour **Gina Abou Fadel Saad** de l'Université Saint Joseph de Beyrouth, il doit être traité avec « d'infinies précautions » et rester transparent ou insidieux dans la traduction, comme il l'est dans l'original. Et comme parfois le bagage cognitif du traducteur n'est pas suffisant pour un élément culturel implicite, il doit avoir recours à ses compétences plurilingues et pluriculturelles. Les choses sont si complexes que la métaphore du traducteur comme « agent culturel » peut elle aussi être mise en cause au profit de celle d'« agent double », au bon et rare sens du terme.

**Stéphanie Schwerter** de l'Université Paris IV pose le problème du culturel d'un texte anglais qui devient incompréhensible pour le lecteur de sa traduction française, car il peut être redevable au contexte américain, au contexte australien mais aussi au contexte britannique. À la question de Henri Awaiss sur le culturel de ses bagages, Stéphanie Schwerter avoue qu'elle voyage beaucoup et cela contribue à l'enrichissement de sa culture, tout comme l'apprentissage en cours de l'arabe lui ouvre de nouveaux horizons.

À ce beau florilège d'idées et de vues différentes sur le culturel s'ajoutent, dans le même dossier, trois intéressants articles. Celui de **Lance Hewson** de l'Université de Genève s'intitule avec un grain de ludisme « Traduire “étang”, traduire L'Étang : rencontre fructueuse avec la complexité culturelle ». L'auteur repose sur la table de travail le concept de texte-culture, en dehors duquel celui de complexité culturelle n'est pas compréhensible. Et ce concept lui-même doit être vu, selon le chercheur de Genève, dans toutes ses nuances et pièges – car l'absence de complexité culturelle est aussi à envisager – et alors la meilleure option c'est de concevoir la complexité culturelle comme une potentialité.

Pour **Marc Charron** de l'Université d'Ottawa le culturel n'est pas nommé mais il est sous-entendu dans l'identité narrative qui le préoccupe dans son article « De Ricœur à Borges : sur le concept d' *identité narrative* en traduction ». Il s'arrête notamment au récit de Borges « El cautivo/Le Captif », rendu en français par Caillois, pour étudier ce type d'identité, à partir des idées de Paul Ricœur et de Jean-Michel Adam, en passant par le concept de « généricité complexe », concernant également le récit qui met au centre « L'indien aux yeux bleus ».

Dans son article « Réflexions sur les difficultés de la traduction des *realia* : le cas du roman Menaud, maître-draveur », **Eglantina Gishti** de

l'Université de Tirana pose le problème des *realia* dans une perspective traductologique. Elle s'intéresse surtout à une variation régionale française, diatopique, connue comme un français « non standard » ou « périphérique » et cela lui permet d'identifier les stratégies spécifiques choisies par le traducteur pour rendre le culturel contenu dans les *realia*.

Dans la section « Articles » les deux contributions sont signées par **Ionela-Gabriela Arganisciuc** de l'Université de Suceava et, respectivement, par **Anna Joan Casademont** de l'Université TÉLUQ, du Québec. La jeune chercheuse roumaine s'intéresse dans son article « Traduire les contes : texte et image » à la relation texte – image, souvent ignorée par les éditeurs, ce qui peut limiter considérablement la marge de manœuvre du traducteur. La chercheuse québécoise met sous la loupe traductologique un très intéressant cas de variation en muséologie dans son article portant sur « Collection et fonds ». Elle analyse avec finesse toutes les conséquences terminologiques qui en découlent.

Dans la section « Portraits de traducteurs/traductrices » **Oana-Cristina Dima** rend vivant le portrait d'un grand prosateur roumain, Mihail Sadoveanu qui a pratiqué surtout dans sa jeunesse la traduction, en allant avec un vrai génie de la langue traduisante vers des écrivains comme Maupassant ou Tourgueniev, choisis, sans doute, par des affinités génériques et électives.

Comme d'habitude, à travers la rubrique « Chroniques et comptes rendus », notre revue se montre connectée aux événements et ouvrages récents dans le monde traductologique. La chercheuse **Anda Rădulescu** de l'Université de Craiova présente, dans une brève mais dense chronique, le premier Congrès mondial de traductologie, organisé à l'Université de Paris Nanterre et qui a réuni autour de ses six axes de recherches cinq cents participants pour débattre et démontrer que la traductologie est actuellement une science autonome.

Dans cette même section **Daniela Hăisan** assure une belle et pertinente présentation de la revue *Meta Journal des Traducteurs / Translators Journal*, concernant le volume 61, no 1, sur « Des zones d'incertitudes en traduction », sous la direction de Nicolas Froeliger, Lance Hewson et Christian Balliu, paru aux Presses de l'Université de Montréal, en mai 2016.

**Gina Puică**, se penche de nouveau sur la solide et intéressante collection traductologique « Sources-Cibles », paraissant aux presses de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, cette fois-ci pour rendre compte de la belle et fructueuse *Traversée* faite par la réputée École de traducteurs et d'interprètes de cette université libanaise depuis sa création.

**Zamfira Cernăuțan** présente l'ouvrage bilingue, élaboré par Daniela Hăisan sur une très intéressante mais peu abordée question notamment *On writers as translators / Sur les écrivains-traducteurs*, paru chez Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2016. La plus jeune des chercheurs qui collaborent à ce numéro, **Marinela Racolța (Popovici)** assume la tâche difficile de rendre compte en

peu de pages du riche numéro de la revue *Équivalences*, paru en 2015 et portant sur *Le traducteur, l'interprète et les organisations internationales*.

Pour rendre hommage à la mémoire de la directrice fondatrice de l'*Atelier de traduction*, **Irina Mavrodin**, disparue il y a cinq ans, ce numéro lui consacre trois de ses rubriques. Dans l'« Entretien » on publie une interview peu connue de la grande traductrice et poéticienne, datant d'il y a onze ans où elle parle, entre autres, de la revue *Atelier de traduction*, encore très jeune à l'époque. Dans la section *Fragmentarium* la jeune chercheuse **Irina Devderea** traduit deux articles de notre directrice portant sur un problème épineux, la traduction du poète national, Mihai Eminescu, trop souvent édulcoré dans des versions françaises, où l'on privilégie les contraintes prosodiques et l'on sacrifie beaucoup de l'univers poétique et philosophique du grand poète. Elle y embrasse une idée plus moderne, selon laquelle les traductions actuelles d'Eminescu devraient prendre en considération la sensibilité poétique du public contemporain.

Ce courage de casser les codes traditionnels en traduction se retrouve dans son ouvrage *Sur la traduction – littéralement et dans tous les sens*, soumis à une lecture critique faite par la soussignée dans la rubrique inaugurée dans ce numéro, « Relectures traductologiques », visant justement un nouveau regard sur des ouvrages de traductologie, parus il y a des années mais qui gardent leur actualité. Nous espérons que cette nouvelle rubrique va intéresser nos prochains et nos anciens collaborateurs ainsi que nos fidèles lecteurs.